

1936

21 août 36.

Départ pour l'Amérique sur « L'Île de France », classe touriste, cabine 650, interchangeable, c'est-à-dire fait parfois partie des 1^{res}.

Il est certain que c'est ravissant un salon orné de 3 couchettes ; armoire à glace ; coiffeuse, tapis.

Mais qui seront mes voisines ? J'ai promis ? J'ai promis à Dieu de les traiter en sœur – grosses ou maigres, douces ou rasantes...

Quel luxe ce bateau ! ! Alors, mettons-nous à l'unisson et faisons du luxe de bonté. Comme j'ai bien fait d'arriver de bonne heure... 2 trains combles arrivent de Paris ; les gens affolés cherchent leurs numéros.

Moi, j'ai un trou dans ma chambre à air : je veux dire qu'il y a un hublot.

Faveur, air bleu, mouettes, vagues, tout ce qui peut s'encadrer dans un rond.

1 800 passagers à embarquer, à caser, eux et leurs valises... Quel travail d'échiquier. Il est midi 1/2. Je commence à avoir une faim terrible.

« Vous vous souvenez de votre faim sur le lac de Tibériade ? »

J'ai cependant bien dormi au Havre, dans une salle de ping-pong, tout étant complet à cause du départ de « L'île de France ». Pu fermer ma porte à clef. Mais impossible de rouvrir et dû passer par la fenêtre, un rez-de-chaussée donnant sur une cour et sur un canard qui ouvrit un œil rond.

Messe à S^{te} Marie du Havre, un peu la Dame de Bon Port, puisque Havre veut dire port.

Enfin le déjeuner !

Imagine-t-on deux trains entiers se vidant et se disputant les places de l'immense salle à manger ?

Un Américain et sa femme viennent près de moi, et nous jugeons que notre table est bien plus aristocratique.

Et tandis que voici le dessert à la glace, après exquis menu, nous nous apercevons que le quai commence à fuir.

Nous quittons la France.

Une foule serrée, sur le quai, agite les bras et les mouchoirs ; il y en a sur toutes les jetées... Il y en a sur le môle, et jusque dans la lanterne du phare ; les uns pleurent ; les autres courent aussi vite que nous en tendant les bras, comme s'ils voulaient renfermer ce lui qui part.

Et c'est tout.

C'est l'océan, grand comme le désert d'Égypte, et les goëlands planent comme les cigognes. Je pense à M^r de la Harpe qui appelait les paquebots des villes flottantes. Et c'est bien cela, les longues rues des appartements avec des devantures étalagées richement, et c'est presque aussi stable qu'une ville. Voici 500 anciens combattants qui s'en vont à Londres et reviendront par le « Normandie » dont un jeune prêtre du Finistère qui connaît mon Lesconil.

4 heures. C'est l'heure du thé sur le pont. Un monsieur me photographie, et sa femme vient lui demander ce qu'il fait.

5 heures. C'est le concert au salon, instruments à cordes.

Les 8 petites bonnes sœurs font un singulier effet dans l'atmosphère de valse viennoises.

Et le grand clergyman qui ne sait pas un mot de français, accepte mon anglais avec bénignité. On approche de Southampton.

Les couples interlopes, les femmes, peintes, les vieilles oxygénées, les prélats romains, les Religieuses de S^t Joseph de Bourg en Bresse aux fronts blancs, tous, sont sur le pont.

Il fait délicieux de calme et de soleil couchant dans la baie anglaise. Nous glissons comme sur du taffetas bleu et rose. Et les mouettes qui courent après nous comme des chiens, forment un nuage de plumes blanches sur notre arrière, tandis que notre sillage large et floconneux, nous donne une queue de cygne. Là-bas un clocher comme celui du Fresne.

On stoppe. C'est l'échange, sur un steamer, des 500 combattants et des Anglais, qui vont à New-York.

Arrêt de 3 heures, qui procure un dîner pacifique, au milieu des petites religieuses des Côtes du Nord. Voici mes 2 compagnes de cabine qui arrivent de Londres avec leur 20 ans, pour retourner en Amérique. Pas un mot de français. Avec mon bagage mince d'anglais, j'apprends qu'elles s'appellent Mary, cousines, et que leurs lunettes, c'est pour le soleil.